

# Bertha Debons a 3897 enfants : sage-femme pendant 40 ans

Autor(en): **Gygax, Georges**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **6 (1976)**

Heft 12: **Mots croisés faciles**

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-829955>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Bertha Debons

# a 3897 enfants



## Sage-femme pendant 40 ans

C'est avec plaisir que nous dédions les premières pages de ce numéro de Noël à Mme Bertha Debons. Qui dit Noël évoque tout naturellement la naissance de celui qui, avant de devenir le Christ, fut le petit Jésus. Or, Mme Debons, sage-femme retraitée, a présidé à très exactement 3897 naissances depuis le jour où, ayant terminé ses études à l'École de sages-femmes de l'Hôpital cantonal de Genève, elle fut confrontée, seule, à cet événement miraculeux qu'est la venue au monde d'un petit enfant. Quarante années de dur travail, d'un dévouement total, d'une disponibilité de tous les instants, quels que fussent le temps, la fatigue, les circonstances... Parce que le village qu'habite depuis toujours Mme Bertha Debons, c'est Savièse, en Valais ; et Savièse n'est pas une commune ordinaire. Ce grand village, ce sont dix hameaux installés sur le plateau du même nom et sur les pentes du Wildhorn. Le territoire communal commence à 512 mètres et grimpe jusqu'à 3124 mètres. C'est une commune géante comme il y en a plusieurs en Valais.

### A toute heure, par tous les temps

Etre sage-femme à Savièse n'a rien d'une sinécure. Et si, aujourd'hui, le car postal, les voitures et les jeeps facilitent les déplacements, cela n'a pas toujours été le cas. Pour assister les parturientes, Mme Debons a souvent, très souvent dû accomplir de longues marches ; elle a dû grimper dans les mayens, sa valise à la main, s'éclairant la nuit d'un falot-tempête avant de pouvoir recourir à la si pratique lampe de poche. Par tous les temps. Par le soleil brûlant de l'été ; et l'hiver, en brassant la neige où elle enfonçait plus haut que les genoux. Les distances sont longues d'un hameau à l'autre ; d'Ormona à Chandolin, de Vuisse à la Crettaz, à Saint-



Germain, Drône, Granois, Montellier, Prinzière ou Rouma... Savièse, c'est un monde fait d'entités qui toutes ont leur personnalité. Et si, esprit curieux, vous ouvrez l'annuaire téléphonique à Savièse, vous constaterez que ce village pléthorique est la patrie des Bridy, Courtine, Dubuis, Dumoulin, Héritier, Jacquier, Luyet, Reynard et Varone. Sans oublier la foule des Debons et, parmi eux, une septuagénaire pleine de charme et de gentillesse, au cœur d'or, ce qui n'exclut pas la poigne et une énergie jamais en défaut. C'est qu'il en faut de la poigne et du savoir-faire pour pratiquer, à Savièse, le beau métier de sage-femme !

Mme Bertha Debons, belle-sœur du peintre Chavaz, aime la conversation. Et si, arrivant chez elle, nous avions parlé d'interview, sans doute nous aurait-elle éconduit, non sans nous avoir fait goûter, en guise de consolation, sa merveilleuse confiture de raisins. Parce qu'elle considère, dans sa grande modestie, que ce qu'elle a fait au cours de quarante ans d'activité, n'a rien d'exceptionnel. N'a-t-elle pas choisi de le faire ? C'est de la modestie, et c'est bien pourquoi elle s'est prêtée à un entretien, à une conversation pleine de gaieté, et non à une interview, mot « français » qui vient de loin et qui ne dit rien de bon aux gens de là-haut.

### L'exemple de tante Adèle

Mme Bertha Debons, qui siégea pendant trente-cinq ans au comité de l'Association de sages-femmes de sa région, est née à Chandolin-Savièse le 11 juillet 1904. Son père, cafetier, était le fils du premier cafetier du village. Ce brave papa s'appelait Jean-Marie Luyet. Il eut neuf enfants. Bertha en était l'aînée ; c'est dire qu'elle dut seconder sa maman. « Une de mes tantes, raconte-t-elle, était sage-femme. C'était ma tante Adèle. Je l'admirais beaucoup, et

quand je lui ai dit que je voulais suivre son exemple, elle m'a encouragée. Après mes classes au village, je travaillai pendant quelque temps comme sommelière et à la campagne. A l'âge de 24 ans je me suis inscrite à l'École de sages-femmes de Genève. J'ai eu de célèbres professeurs, notamment M. de Watteville. En 1931, je reçus le diplôme qui me permettait de m'installer et de travailler seule. Je pensais débiter dans un laboratoire, mais la mort de mon père me ramena à Savièse où l'État m'autorisa à pratiquer. Il y avait déjà quatre sages-femmes sur place, dont ma tante Adèle. Ce n'était pas trop : les familles étaient alors beaucoup plus nombreuses que de nos jours... »

### Savoir faire face

Et Mme Debons extrait d'une armoire un registre aux feuillets jaunis. Elle l'ouvre avec précaution, le caresse, en tourne les pages avec tendresse. « Oui, mon dernier accouchement porte le numéro 3897... », paroles ponctuées d'un éclat de rire...

Arrivée début octobre 1931 dans son village, Bertha Debons n'eut pas le temps de reprendre son souffle. Une semaine plus tard, le 10 octobre, elle procède à son premier accouchement, seule : « En me quittant, ma mère me recommanda de faire bien attention. Quand je suis arrivée chez ma cliente, celle-ci était couchée sur le sol. Elle me répétait d'une voix plaintive : « Dépêche-toi, mais dépêche-toi donc ! » Le bébé était déjà venu au monde. Il gigotait sur le plancher. Je me suis activée, j'ai su faire face à une situation imprévue. Cela m'a donné confiance. Je savais, en quittant cette pauvre demeure, que j'étais à même d'agir seule. »

— A cette époque, combien étiez-vous payée par accouchement ?

— Il y avait un tarif officiel. C'était 18 francs par cas. Certains accouchements duraient des heures, parfois des jours. Je me rappelle une famille isolée dans la montagne, privée de téléphone. Un voisin m'a alertée en pleine nuit. Il y avait plus d'une heure de grimée. Je me suis rendue souvent dans cette famille puisque j'y ai procédé à neuf accouchements. Les bébés sont devenus de solides gailards. Huit vivent encore. Parfois, la naissance se faisant attendre, je devais me rendre plusieurs jours de suite au chevet de la future maman. Des fausses alertes. Cela se passait dans les mayens, à une ou deux heures de marche. Ce sont de bons souvenirs...

» Bien sûr, tout n'a pas été facile. Il fallait travailler avec les moyens dont on disposait alors. Un soir, j'ai demandé au futur papa de faire chauffer de l'eau. Dans son énervement, il enfila la casserole dans le foyer du fourneau ! Et il y avait le problème de l'hygiène. Chacun avait ses microbes. On leur livrait bataille, et à cette époque déjà lointaine, il y avait moins d'accidents que de nos jours ! Très souvent je devais, en attendant le moment de l'accouchement, procéder au nettoyage de la chambre. Et puis l'eau n'était pas partout. Il fallait aller à la fontaine... Mon mari est scieur. Il travaille toujours. Souvent il m'a accompagnée dans mes expéditions nocturnes. Nous avons deux fils de 38 et 43 ans... »

— Après avoir vécu ces quarante années pleines de responsabilités et de don de soi, quels sont vos sentiments quand vous remuez ces souvenirs, quand vous pensez à ce métier de sage-femme que vous avez honoré ?

— Honoré, honoré... J'ai fait mon travail, c'est tout ! Et si je devais recommencer, je choisirais le même métier ! Parce que je l'ai aimé et parce que j'adore les gosses qui continuent à me courir après dans la rue. Avec mon amie Julie Héritier, ici présente, qui fut pendant trente ans buraliste postale, je m'occupe aujourd'hui de ces grands enfants que sont les personnes du troisième âge, et je préside leur club de Savièse. Si j'avais un conseil à donner à une aspirante sage-femme, je lui dirais de renoncer si elle ne se sent pas la vocation.

Papotages sous la tonnelle. Mme Julie Héritier, qui fut buraliste postale pendant 30 ans, rend chaque jour visite à sa meilleure amie, Bertha Debons.

Il faut savoir s'oublier soi-même... Une naissance m'a toujours émue. Il m'est arrivé, les nuits d'urgence, de sortir à moitié habillée. Un enfant qui va naître, c'est très important. Et il fallait que ça piaille, sinon c'était la claque sur chaque fesse. Bien sûr, le métier a évolué. Aujourd'hui, la plupart des sages-femmes travaillent à l'hôpital. Pour être une bonne accoucheuse, il faut aussi être désintéressée. Mes 18 francs, je ne les ai pas toujours reçus. Il s'agissait pourtant presque à chaque fois de gens à qui l'on tire le chapeau ; des gens bien placés, comme on dit. Mais là n'est pas l'important. L'important, c'est de faire son devoir avec joie et de savoir agir promptement, sagement, au bon moment. Je me souviens d'une dame qui voulait descendre des mayens, affolée parce qu'elle sentait que « ça venait ». Quand je suis arrivée près d'elle, la tête de l'enfant était déjà sortie. J'ai soutenu cette tête jusqu'aux escaliers de la maison. L'accouchement a eu lieu dans le corridor. En riant, j'ai dit alors : « Il fera » son chemin celui-là ! » Aujourd'hui, le bébé est un bon missionnaire. C'est un de mes plus chers souvenirs ! »

Si Mme Bertha Debons a pris une retraite bien gagnée, elle est toujours active, donnant des soins ici et là : piqûres, contrôles de tension, analyses d'urine, conseils aux mamans. « Et si une urgence se présentait accidentellement, je saurais encore me débrouiller et m'en tirer sans problème ! Les journées passent vite. Je joue aux cartes, je lis beaucoup, je fais du crochet, sans oublier mon ménage. Avec les raisins qui pendent de la treille devant la maison, je fais des confitures... excellentes parce que





mon raisin, je ne le sulfate pas ! Et il y a le club, les amis... »  
 Heureuse, charmante Mme Debons qui, chaque jour, se promenant au village, est saluée par des hommes et des femmes qu'elle a vus naître, grandir, s'installer dans la vie, devenir père et mère. « Pensez donc, 41 ans : c'est l'âge du doyen de mes gosses ! »

Texte et photos :  
 Georges Gyax

◁ Jour de fête en Valais. Mme Bertha Debons et son mari ont revêtu les tenues de circonstance. Albert Debons, membre de la « Rose des Alpes », fanfare de Savièse, joue du cor : 50 ans d'activité musicale. Elle : sage-femme pendant 40 ans... (Photo Michel Darbellay).



### La confiture aux raisins noirs de Mme Debons

Egrener les raisins après nettoyage. Couvrir d'eau dans la casserole au ras des grains. Laissez bouillir environ dix minutes. C'est cuit quand il est facile d'écraser les raisins contre la casserole. Puis verser le liquide dans une autre casserole. Pour 1 ½ litre de liquide, ajouter 1 ½ kg de sucre. Laisser cuire, brasser (environ dix minutes). Verser dans le bocal. Cela donne une excellente gelée de raisins. Simple, non ?

◁ La dame du balcon : « Je me souviens bien de toi, Bertha, quand tu étais fillette. Tu étais une bonne petite, mais tu aimais les farces ! »

La boîte aux trésors. « Beaucoup de « mes » ▽ enfants sont là. Je les regarde souvent... »

